

Maurice Pons

Douce-amère

onze nouvelles

Denoël

DOUCE-AMÈRE

DU MÊME AUTEUR
AUX MÊMES ÉDITIONS

Rosa, 1967.
La Passion de Sébastien N., 1968.
Mademoiselle B., 1973.
La Maison des brasseurs, 1978.

MAURICE PONS

Douce-amère

onze nouvelles

DENOËL

© by Éditions Denoël, 1985
19, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2-207-23108.9

Le fils du boulanger

Mon père était boulanger et fils de boulanger. J'étais gamin quand il reprit à son compte l'unique boulangerie de Saint-Gratien, dans la Creuse. Je me souviens de façon très précise de notre installation dans ce nouveau pays, dans cette nouvelle maison, dans cette nouvelle boutique.

La Creuse est une région dure en hiver et triste en été. J'allais à l'école du bourg, et j'étais un élève particulièrement studieux. Souvent, la maîtresse dans mes yeux lisait le désir que j'avais de travailler, d'apprendre, de réussir et de lui succéder peut-être un jour dans cette même école. Mais je savais aussi que mon père avait décidé de me prendre aussitôt que possible en apprentissage, de m'apprendre lui-même l'art et la manière de la boulange, afin que je lui succède hono-

Douce-amère

rablement devant le four et dans la boutique. Dans son esprit, mon destin était assuré, ma voie toute tracée.

Mon père était, à ce qu'on disait, un homme bon et honnête, acharné à son travail. Mais, autant qu'il m'en souviennne, il était renfermé et taciturne. Je pense aujourd'hui que, toute sa vie durant, il a dissimulé un redoutable secret.

La boulangerie de Saint-Gratien était une affaire prospère. Elle était bien placée au centre du bourg et drainait une clientèle régulière. Le dimanche, ma mère et sa vendeuse écoulaient un nombre considérable de tartes et de pâtisseries.

Mon père avait vite remarqué que les jeunes ouvrières de la fabrique, pendant la pause de midi, plutôt que d'aller déjeuner à la cantine, se rendaient en bande à la boulangerie pour acheter des pains au chocolat et des croissants qu'elles allaient dévorer sur les bancs du square quand il faisait beau, au café-tabac d'en face quand il pleuvait ou qu'il faisait froid. Il décida d'engager un commis et se mit à faire – en plus du pain et de la pâtisserie – des friands à la viande, des croque-monsieur au jambon et au fromage, et même des pizzas. Cette initiative, rarement entreprise à l'époque, connut un succès considérable dans tout Saint-Gratien.

Mon père cuisait la nuit, bien sûr, pour que le pain soit prêt au petit matin. Une fois sa fournée prête, les

Le fils du boulanger

baguettes et les pains rangés sur les étagères métalliques, le commis arrivait pour prendre la relève. Ma mère descendait pour ouvrir la boutique. Mon père avait pris l'habitude de se rendre au café-tabac qui ouvrait à la même heure; il y apportait lui-même une brassée de baguettes et un panier de croissants; il s'asseyait à une table pour prendre « son jus », lire le journal local et fumer quelques Gauloises; puis, il rentrait à la maison à peu près au moment où je partais pour l'école, et il se couchait pour dormir jusqu'au début de l'après-midi.

Ce cérémonial et cet horaire me paraissaient immuables, mais, au fil des années, j'en vins à constater que mon père prolongeait de plus en plus sa halte matinale au café-tabac.

Sur le chemin de l'école, je le voyais presque chaque jour, à travers la vitrine, assis à « sa » table, au fond de la salle, massif, solitaire, silencieux, absorbé dans la lecture de son journal ou perdu dans ses pensées. Que faisait-il là si longtemps? Pourquoi retardait-il toujours davantage le moment de rentrer à la maison?

Parfois, il m'apercevait sur le trottoir, il me faisait signe d'entrer. Je l'embrassais rapidement, il ne me retenait pas.

– Va vite, maintenant, me disait-il. Ne te mets pas en retard.

Douce-amère

Le jour de mon quatorzième anniversaire, un 4 janvier neigeux et brumeux, mon père ne rentra pas à la maison. Je l'avais aperçu le matin, à travers la vitrine du café, silencieux, solitaire, massif au fond de la salle, sa canadienne jetée sur les épaules, par-dessus sa tenue de boulange.

Dix fois, cent fois, à ma mère d'abord, puis aux gendarmes, aux juges, je dus répéter tous les détails de mon témoignage, qui fut confirmé, précisé encore par celui de la buraliste, M^{me} Vacher. Elle avait vu mon père sortir de son café vers huit heures et demie, après avoir payé, comme chaque jour, son journal et ses Gauloises.

Un homme de quarante ans ne disparaît pas comme ça, entre le tabac du coin et la boulangerie d'en face! Et pourtant, c'est là que mon père s'était évanoui, par ce petit matin de brume et de neige. Personne ne l'a jamais revu depuis qu'il est sorti du café-tabac de M^{me} Vacher, à Saint-Gratien, dans la Creuse.

A la maison, le sentiment dominant fut d'abord l'étonnement et la contrariété.

– Tu n'as pas vu ton père? me demanda tout de suite ma mère, quand je rentrais de l'école.

Le fils du boulanger

Si, je l'avais vu, le matin, à travers la vitre du café de M^{me} Vacher.

– Mais où est-il allé courir, l'animal! ajouta-t-elle avec un manque d'aménité qui me frappa.

Nous restions persuadés qu'il n'avait pu aller loin, car la voiture était restée au garage. Le premier problème à résoudre dans l'immédiat était la fournée du soir, car nous savions tous à la maison que la règle d'or d'une boulangerie est de ne jamais manquer de pain. « Ne pas manquer d'une seule baguette un seul jour ouvrable », répétait souvent mon père. Le premier soir, le congélateur pourvut à nos besoins, mais à tout hasard, ma mère demanda à Frédéric, notre commis, de venir assurer la fournée du matin. Bien lui en prit, car mon père ne rentra ni dans la nuit ni à l'aube.

A la surprise, à la contrariété, succéda une sincère, ou feinte, inquiétude. Le soir du troisième jour, ma mère téléphona aux gendarmes pour leur signaler l'inexplicable disparition de son mari. Ils en prirent note, mais se montrèrent moins émus qu'elle. Ils lui assurèrent en tout cas qu'ils n'avaient enregistré dans les quarante-huit heures précédentes ni accident de la route, ni noyade dans la Petite Creuse, ou dans les étangs de la Sorgue.

Dans leur esprit, il ne pouvait s'agir que d'une très

Douce-amère

ordinaire fugue conjugale, qui se terminerait aussi soudainement qu'elle avait commencé.

– Vous ne lui connaissiez pas de liaison dans le pays? demandèrent-ils à ma mère, avec une grande délicatesse.

Offensée et rougissante, elle jura que depuis sept ans que nous vivions à Saint-Gratien, mon père ne s'était pas absenté une seule nuit de la boulangerie. Même le dimanche soir, il restait à la maison et regardait la télévision.

Le lundi de la semaine suivante, tout le monde commençait à jaser dans le bourg et ma mère demanda que fût lancé un *Avis de recherche*. A cette fin, les gendarmes vinrent une première fois à la maison. Ils inspectèrent en détail la chambre, les placards, les tiroirs, le fournil de mon père. Ils m'interrogèrent longuement. Ils recueillirent des indices et des témoignages. Ils furent amenés à conclure que mon père était bien parti, sans papiers, sans bagages, presque sans argent, vêtu seulement de sa tenue de boulange et de sa canadienne, chaussé de ses pantoufles de cuir. Mais même dans cette tenue plutôt excentrique, il n'avait attiré l'attention d'aucun des habitants de Saint-Gratien, ni de Boussac, ni de Bonnat; nul employé des chemins de fer ne l'avait vu prendre un train, ni à Guéret, ni à Montluçon; son portrait reproduit dans

Le fils du boulanger

la presse locale, placardé dans les gares et sur les panneaux d'affichage des édifices publics, ne suscita aucun témoignage d'aucune sorte.

Frédéric Noche, le mitron, qui avait sauvé la boulangerie en remplaçant mon père au four, ne tarda pas à le remplacer à la maison. Je veux dire à la table familiale et dans le lit de maman.

Il avait à peu près l'âge de ma mère; c'était un homme charmant et gai, aussi expansif et ouvert à la vie que mon père était renfermé. Je m'entendais bien avec lui, il me traitait comme un jeune frère bien plutôt que comme un fils.

Il avait décidé maman à acheter une nouvelle voiture et une caravane : pour la première fois, nous étions partis en vacances, et en voyage. Nous avions découvert la mer au Grau-du-Roi, près de Nîmes.

C'est à lui que je dois d'avoir pu poursuivre mes études. Après le certificat que j'avais passé brillamment, il insista pour que je puisse entrer comme pensionnaire au lycée de Guéret. Chaque samedi, je rentrais à la maison; pendant les fêtes, j'aidais Frédéric et ma mère à la boulangerie.

Les gens dans le pays et mes copains de l'école voyaient la situation d'un œil plus ou moins bienveil-

Douce-amère

lant. « Il a bien réussi son coup, le Noche », entendions-nous dire parfois. Plusieurs années encore après la disparition de mon père, certains énonçaient encore cet aphorisme lourd de sous-entendus : « Pas vu, pas pris, hein? »

A la maison, nous nous refusions à considérer que mon père était mort, et encore moins que quiconque ait pu attenter à sa vie. C'était impensable. Nous nous en tenions résolument à ce qu'avait décrété maman, une fois pour toutes : « Il est parti, il est parti! » Nous ne cherchions même plus à savoir ni où, ni comment, et pour tout dire, j'avouerais que nous éprouvions plus de ressentiment que de chagrin.

Le soir de mon quinzième anniversaire qui, cette année-là, tombait un dimanche et que nous avions fêté en famille à la maison, Frédéric m'avait conduit en voiture – comme chaque dimanche – jusqu'à l'autocar qui me ramenait à Guéret. Il y avait peu de voyageurs, comme d'habitude, à cette heure, en cette saison, et je m'étais installé à l'avant du véhicule, sur la première banquette, du côté droit, tout près du chauffeur. M. Martiaux faisait la ligne depuis des années, je le connaissais bien.

La nuit était tombée, nous roulions à faible allure,

Le fils du boulanger

les phares éclairaient une petite route brumeuse et déserte. A l'arrêt (facultatif) de Ladapeyre, en pleine campagne, j'aperçus de loin, sous le lampadaire, un homme qui faisait signe au chauffeur. Martiaux ralentit, arrêta l'autocar et actionna l'ouverture des portes. L'homme allait monter. Je jurerais qu'il avait déjà un pied sur la plate-forme, lorsqu'il changea d'avis, se retourna brusquement et s'en fut à pied sur la route, dans l'autre sens.

Martiaux haussa les épaules, referma les portes et reprit la route. La scène n'avait pas duré une minute, et c'est à peine si j'avais vu le visage de cet homme. Mais je fus assailli soudain par un incroyable pressentiment.

Je me levai de mon siège et m'approchai du chauffeur.

– Le monsieur, lui dis-je, qui voulait monter... vous ne croyez pas... il me semble que c'était mon père.

M. Martiaux réagit vivement.

– T'es pas bien, non! dit-il. Depuis le temps qu'il est parti, ton père, tu penses bien qu'il traînerait pas par ici.

Je retournai m'asseoir sur ma banquette, mais Martiaux ne m'avait pas complètement apaisé. De sa place au volant et occupé à ses manœuvres, je savais qu'il n'avait pas pu voir mieux que moi ce voyageur solitaire.

Douce-amère

Tandis que l'autocar roulait dans la nuit vers Guéret, je restais en proie aux mêmes tourments, à la même incertitude. Et Martiaux aviva encore mes doutes lorsque, à l'arrivée du car, il crut bon de me prendre à part et de me déclarer, sur un ton de confiance :

– Va surtout pas raconter ça à ta mère, hein? Elle se ferait du mouron pour rien.

Je gardai pour moi ce terrible secret, mais chaque dimanche désormais, en redescendant sur Guéret, je ne pouvais m'empêcher de guetter avec appréhension l'arrêt (facultatif) de Ladapeyre. Le voyageur que j'avais entrevu ce soir-là ne se représenta plus jamais.

Je faisais partie de l'équipe de football du lycée, où je tenais la place d'ailier droit. Cette année-là, avec un nouveau moniteur, qui avait été professionnel autrefois au Red Star, nous avons fait une très bonne saison, et l'on nous avait emmenés un jeudi après-midi disputer la finale d'un tournoi junior à Montluçon. C'était un grand jour pour nous, et pour moi plus encore, puisque le match tombait un 4 janvier, jour de mon anniversaire. J'étais confiant et résolu à me surpasser. J'avais été, la semaine précédente, à l'origine du but de notre victoire sur Aubusson; j'espérais bien marquer moi-même cette fois-ci.

Le fils du boulanger

Dès les premières minutes du match, je me lançai comme un bolide pour rattraper en pleine course une passe en avant d'Amoudruze. Je me heurtai de plein fouet avec un défenseur adverse, qui s'était précipité comme moi sur le ballon.

Je me retrouvai, allongé sur un brancard, enroulé dans une couverture. Un homme en noir, en tenue d'arbitre, était penché sur moi et me tapotait les joues. Il me sembla que c'était mon père. Je perdis connaissance. On m'emmena à l'hôpital de la ville, où l'on me garda une nuit, en observation.

C'est le moniteur qui vint me chercher le lendemain matin et qui me ramena jusqu'à Saint-Gratien. Notre équipe avait gagné par deux buts à un. Il ne connaissait ni l'arbitre ni les juges de touche.

L'année suivante, on nous avait emmenés en « vacances de neige ». Pour la première fois, je découvrais les Alpes, une vraie station de sports d'hiver et les joies du ski sur les pistes damées. Pour un débutant, je me révélais assez adroit.

Le matin du 4 janvier, le moniteur nous fit monter dans la benne du téléphérique qui passait au-dessus de la station, pour nous conduire au sommet de la Croix-des-Perches. A l'arrière de la benne, debout

Douce-amère

contre la large vitre, je regardais au-dessous de moi les immeubles de la station, qui allaient s'amenuisant, à mesure que nous prenions de la hauteur. Je me plaisais à identifier le bar-tabac, la terrasse de *La Clémence*, le magasin de sports où nous avons loué nos skis, le supermarché, le pressing, la « charcuterie-comestibles »... Et, descendant vers la charcuterie, j'aperçus un homme vêtu d'une tenue de boulanger et d'une canadienne, tête nue, et tenant à la main une grosse serviette de cuir. Il marchait à petits pas, maladroitement dans la neige, massif, obstiné, avec quelque chose de farouche dans sa démarche.

A travers les vitres embuées de la cabine qui s'éloignait à vive allure, je ne pus que le voir entrer dans la boutique, et refermer la porte derrière lui. J'avais ressenti sur le coup une émotion si violente, que je tremblais sur mes jambes et m'accrochai des deux mains à la barre d'appui qui ceinturait les fenêtres. Je devais être pâle et décomposé, car un de mes camarades crut utile de me demander :

– Eh ben, ça va pas? Qu'est-ce qui t'arrive?

– Rien, c'est rien, répondis-je seulement.

Arrivé au sommet de la Croix, je chaussai rapidement mes skis, mais au lieu de rejoindre le groupe qui, sous la conduite du moniteur, devait descendre sur la vallée voisine, sans prévenir personne et contre

Le fils du boulanger

toute règle de prudence, je m'engageai aussitôt sur la piste bleue qui redescendait sur la station.

J'arrivai tout droit devant la charcuterie, et j'entrai dans la boutique, qui était déserte. La charcutière apparut derrière un rideau de perles de bois. Elle avait un visage avenant de Savoyarde bien nourrie, riche en couleurs, avec des yeux bleu profond et une forte denture. Elle portait un minuscule tablier bleu par-dessus un tricot épais et un pantalon de lainage. Je ne sais pourquoi, elle m'inspira aussitôt confiance.

— Excusez-moi, madame, lui dis-je, je cherche mon père. Je l'ai vu entrer ici tout à l'heure.

Elle m'assura qu'il n'y avait personne chez elle, à l'exception de son jeune commis de cuisine, et qu'elle n'avait vu passer dans sa boutique, ce matin-là, aucun homme d'une quarantaine d'années, en tenue de boulangère, revêtu d'une canadienne et portant une grosse serviette de cuir.

Cette femme ne pouvait pas mentir, ni rien dissimuler. Je retournai plusieurs fois la voir, durant mon séjour, et curieusement, mis en confiance, je me pris à lui confier mes incertitudes et mes tourments. Force m'est bien de reconnaître aujourd'hui que personne à part moi n'avait jamais aperçu mon père dans cette station alpine, ni ce matin-là, ni aucun autre jour.

Douce-amère

Plus encore que la disparition subite de mon père, ces rencontres insolites troublèrent fortement mon adolescence, d'autant qu'elles se produisaient, et de façon inéluctable, toujours à la même date : le jour de mon anniversaire. Le 4 janvier était devenu pour moi l'anniversaire de la disparition de mon père.

A cet âge de la vie, l'esprit incertain est facilement enclin à la superstition. A la fin de chaque année, dès le début de décembre, je commençais à appréhender cette période de fête et de vacances, je redoutais et j'espérais à la fois l'approche du jour fatidique où je risquais de croiser le cheminement de mon père.

Lorsque se présentait un projet de voyage ou de sortie, pour cette période de l'année, je ne pouvais m'empêcher de pressentir, vaguement et inconsciemment, les circonstances de notre prochaine rencontre. J'étais attentif aux moindres signes de l'étrange. Je ne pouvais m'empêcher de penser que mon père, dans son autre vie, se tenait, d'une façon ou d'une autre, informé de mes faits et gestes, de mes déplacements; qu'il m'aimait toujours à sa manière, et que, de son côté, il ménageait ses fugitives apparitions.

Un dimanche 4 janvier, pour tenter une sorte d'épreuve de force entre mon père et moi, je m'étais résolu à rester à la maison sans sortir de la journée entière.

Maurice Pons


Douce-amère

La douce-amère est une plante à baies rouges, de la famille des salinacées, qui doit son nom à la saveur changeante de son écorce. Les onze nouvelles publiées ici ont cette même saveur étrange, mêlant la douceur des choses de la vie, des gestes et des mots de l'amour, à l'amertume souvent atroce et sanglante de la mort. Dans l'univers si particulier de Maurice Pons, à travers des paysages imaginaires et des villes étranges, au bord de rivières ou de tombes fraîches, ses personnages se retrouvent sans se connaître, se côtoient sans se voir, se parlent sans se comprendre. Ils mêlent, l'instant d'une histoire, leurs ombres et leurs âmes infidèles, si étroitement que morts et vivants se confondent.

« Des textes admirables », annonçait *Le Monde*, qui a déjà publié quelques-unes de ces nouvelles dans son supplément du dimanche.



9 782207 231081

B 23108.6  1.98
ISBN 2.207.23108.9
98 FF TTC